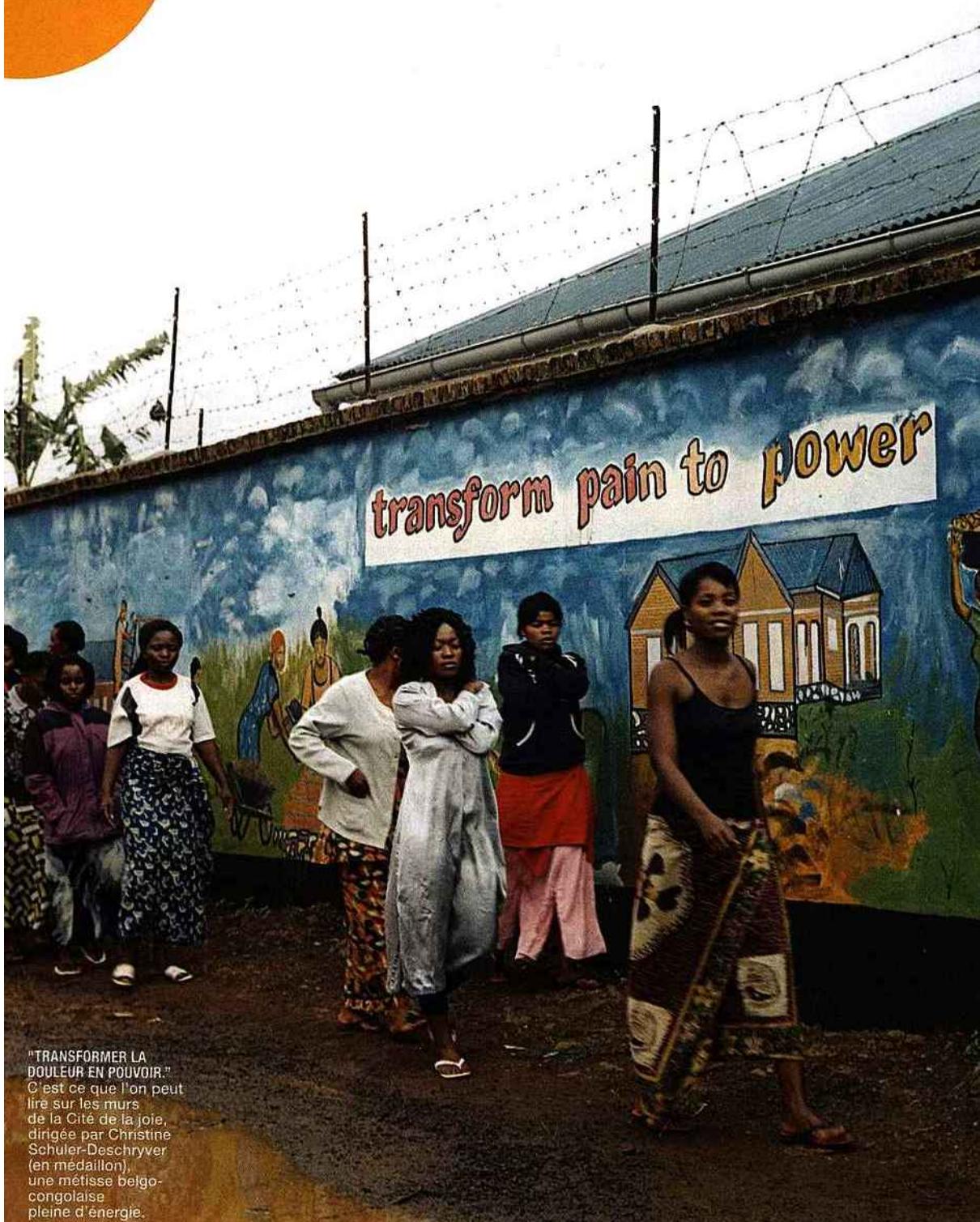




GRAND ANGLE



"TRANSFORMER LA DOULEUR EN POUVOIR."
C'est ce que l'on peut lire sur les murs de la Cité de la joie, dirigée par Christine Schuler-Deschryver (en médaillon), une métisse belgo-congolaise pleine d'énergie.



À Bukavu, au Congo La fureur de revivre

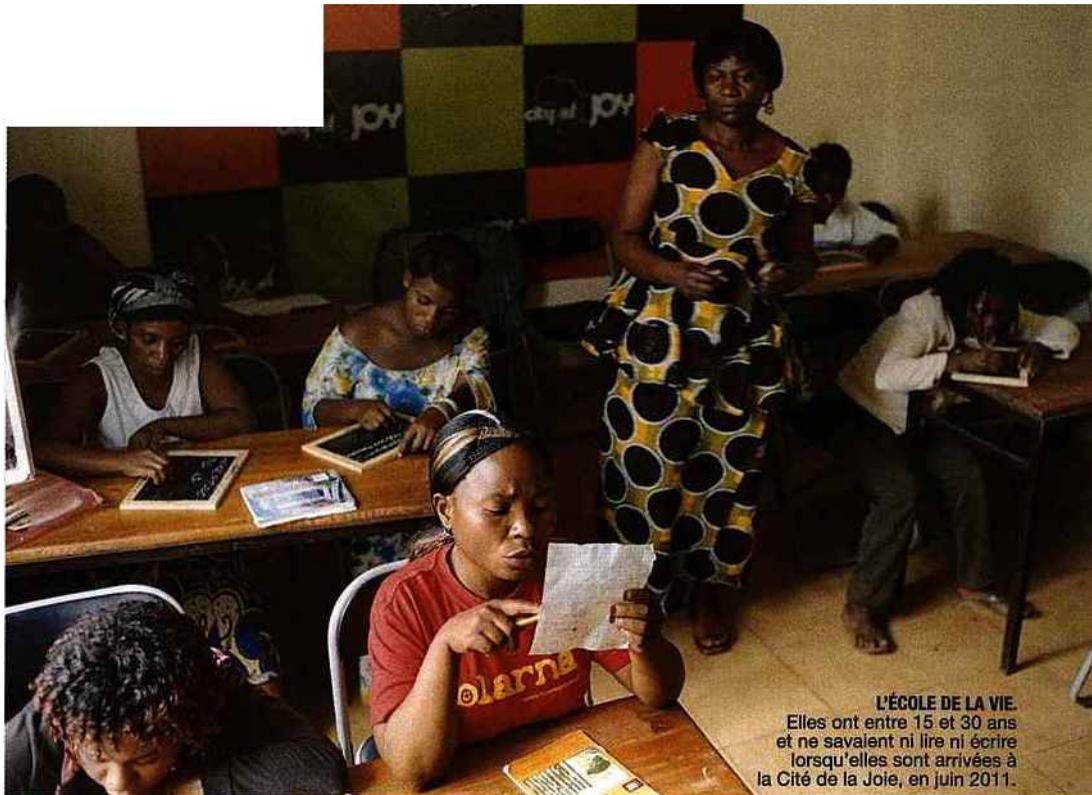


CETTE CITÉ DE LA JOIE AFRICAINE RECUEILLE LES FEMMES VICTIMES DE QUINZE ANS DE GUERRE. FONDÉ À L'INITIATIVE D'EVE ENSLER, L'AUTEURE DES **MONOLOGUES DU VAGIN**, CE PENSIONNAT LEUR APPREND À VAINCRE LEURS TRAUMATISMES. *Texte et photos Guillaume Jan.*

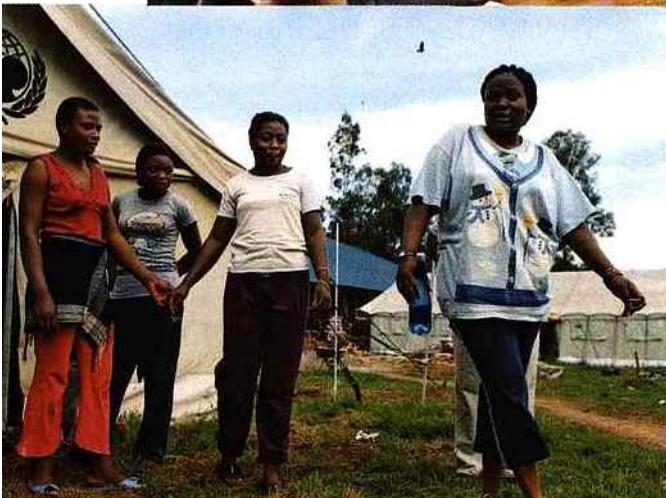


La première balle a frôlé mon oreille si près que j'en ai perdu l'équilibre. Le soldat était posté à une centaine de mètres, il a tiré une seconde balle qui a percuté mon front sans entrer dans mon crâne. Quand j'ai repris conscience, mon visage était en sang, je me suis fabriqué un bandage avec mon pagne et j'ai pris la fuite à travers la forêt." Anuarite de Marie était bonne sœur chez les Filles de la Résurrection, près de Bukavu, dans l'est de la République démocratique du Congo. Elle a échappé par miracle à la mort, lors d'une attaque menée par des rebelles dans son couvent, en 1996. "Ils ont débarqué par surprise, ils ont tué, ils ont pillé, ils ont violé." Ses yeux s'embuent de larmes, sa voix se brise, elle touche la cicatrice sur son front, croise les bras et se rassoit. La rescapée a du mal à poursuivre son témoignage, à raconter qu'elle a été emmenée dans la forêt avec d'autres nonnes, qu'elle y

fut violée et qu'elle a tué deux de ses assaillants en les poussant dans un torrent pour leur échapper. Si ses blessures physiques ont pu être soignées, le souvenir de ce traumatisme reste toujours aussi fort quinze ans plus tard – elle ne parvient à évoquer son drame que depuis qu'elle a été accueillie dans la Cité de la joie. "Quand Anuarite de Marie est arrivée, à l'été 2011, elle avait les cheveux ras, elle portait de grands T-shirts et des pantalons larges pour couvrir ses formes, elle niait sa féminité", raconte Christine Schuler-Deschryver, métisse belgo-congolaise responsable de ce pensionnat qui s'est donné pour mission de recueillir les femmes victimes de violences, de les aider à guérir de leurs blessures intérieures et, selon la formule inscrite sur le mur d'enceinte, de transformer leur douleur en pouvoir. Six mois plus tard, la victime a mué en survivante : "Maintenant, Anuarite est redevenue une femme, poursuit la responsable. Elle se maquille comme un arc-en-ciel. Elle est même tombée amoureuse d'un de ses profs."



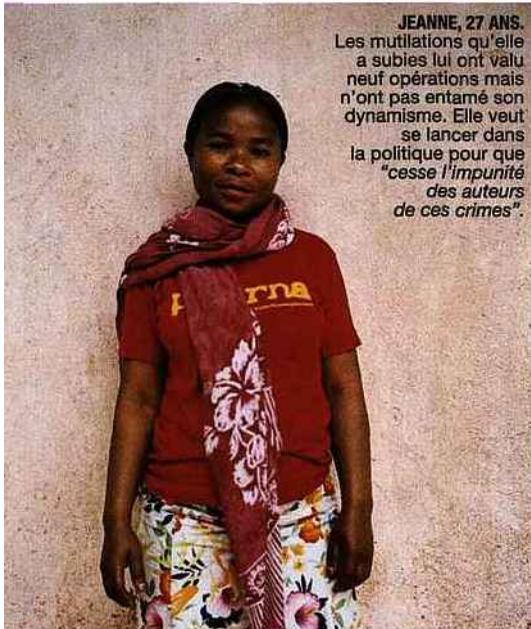
L'ÉCOLE DE LA VIE.
Elles ont entre 15 et 30 ans et ne savaient ni lire ni écrire lorsqu'elles sont arrivées à la Cité de la Joie, en juin 2011.



TERRORISME SEXUEL

Nous sommes dans la commune de Panzi, à la sortie de Bukavu, tout près de la frontière avec le Rwanda, dans une oasis de tranquillité nichée entre deux collines rondes hérissées d'anarchiques constructions de tôles. Quatre longs bâtiments de briques rouges (certains ne sont pas encore terminés) bordés de fleurs, et une dizaine de bungalows accueillent les quarante-cinq premières pensionnaires. Chacune a subi des violences liées à sa condition de femme : il y a Francine, 19 ans, violée à 11, qui n'a jamais été à l'école et

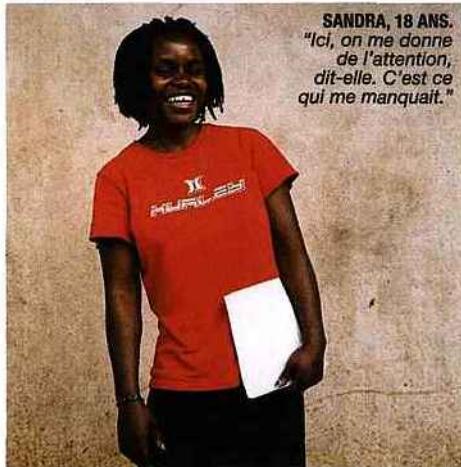
qui apprend ici à lire et à écrire. Ou Jacqueline, toute belle, qui ne paraît pas ses 31 ans et qui a été agressée sexuellement à trois reprises en dix ans – désormais sensibilisée à ses droits civiques, elle envisage d'entreprendre des études juridiques pour devenir avocate. Il y a aussi Dusenge, 27 ans, séquestrée à 15 ans dans la forêt par des rebelles de cette région empêtrée dans les luttes armées (lire encadré). La jeune fille y a été esclave sexuelle des soldats, elle a accouché d'un fœtus mort et ses organes génitaux ont été mutilés. *"J'ai subi six opérations avant de recommencer à uriner normalement, raconte à voix feutrée cette jeune femme au visage dur. Mon corps a fini par guérir, mais mon esprit restait toujours malade. J'ai longtemps eu l'impression d'être morte, je restais craintive et désespérée, je ne souriais jamais, on ne voyait jamais mes dents."* Depuis quinze ans, les femmes de cette province de l'Est du Congo sont victimes d'un terrorisme sexuel endémique. Plusieurs centaines de milliers de viols ont été recensés par divers organismes, mais les chiffres sont difficiles à établir car il règne encore un épais tabou sur ce thème : celles qui parlent des violences sexuelles qu'elles ont subies se font souvent répudier par leur famille et l'impunité des auteurs des viols, qu'ils soient civils ou militaires, les décourage de témoigner.



JEANNE, 27 ANS.
Les mutilations qu'elle a subies lui ont valu neuf opérations mais n'ont pas entamé son dynamisme. Elle veut se lancer dans la politique pour que "cesse l'impunité des auteurs de ces crimes".



JACQUELINE, 31 ANS.
Plusieurs fois victime de viols, elle témoigne : "On nous apprend à mettre des mots sur nos traumatismes. Et je me sens plus sûra de moi grâce aux cours d'autodéfense."



SANDRA, 18 ANS.
"Ici, on me donne de l'attention, dit-elle. C'est ce qui me manquait."

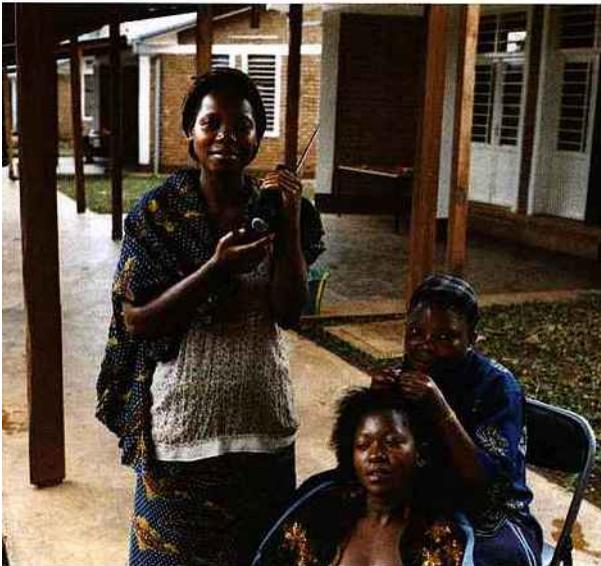
LA PIRE RÉGION DU MONDE POUR LES FEMMES

Quinze années de guerres sporadiques et de rébellions incontrôlées ont déstabilisé le Kivu, au Congo. Les troubles ont commencé après le génocide rwandais de 1994, quand les auteurs des massacres ont fui pour le Congo. Mais la cause principale du conflit est la prise de contrôle de cette terre riche en diamants et en minerais rares ; plusieurs armées rebelles, servant les intérêts des États voisins ou des grands groupes occidentaux, continuent de se déployer dans la région. Selon l'ONG International Rescue Committee, le conflit aurait déjà fait cinq millions de victimes. Les Congolaises sont les principales victimes, à tel point que le Kivu est considéré comme la pire région du monde pour les femmes.

PRENDRE LA VIE EN MAIN

C'est dans ce contexte que la Cité de la joie a été conçue, à l'initiative de deux féministes dynamiques : Christine Schuler-Deschryver, directrice du centre, donc, et Eve Ensler, écrivaine américaine (elle est l'auteure de la célèbre pièce de théâtre *Les Monologues du vagin*), fondatrice du mouvement V-day qui vise à mettre fin à la violence faite aux femmes. "Nous avons proposé l'impulsion initiale en 2007, mais l'essentiel du projet s'est monté en consultation avec les femmes de la région", précise Christine Schuler-Deschryver. Au programme de ce pensionnat qui soigne les blessures invisibles : alphabétisation pour celles qui ne sont jamais allées à l'école, rudiments d'an-

glais, éducation civique et éducation sexuelle, cours d'autodéfense, séances de fitness, informatique, écologie, agriculture... "Le but n'est pas de leur donner trois cours de couture et de les renvoyer chez elles", assène Christine, qui a travaillé pendant treize ans avec les nombreuses ONG basées dans la région avant de jeter l'éponge, déçue par le manque de suivi des projets mis en œuvre par les organismes humanitaires. "Nous voulons faire de nos pensionnaires des leaders, leur donner le sentiment qu'elles ont le droit et le pouvoir de prendre leur vie en main. Dans quelques semaines, elles sortiront d'ici avec des compétences adaptées à leur milieu, elles auront suffisamment de connaissances pour savoir vers où aller et pour valoriser leur travail. On leur enseigne qu'il n'y a pas de fatalité, que c'est à elles de décider de leur destinée. En ce sens, la Cité de la joie est un projet révolutionnaire, car ce mode de pensée n'est pas encore



NOUVELLE VIE.
Logées dans des bungalows de briques, les jeunes femmes apprennent à cicatriser leurs blessures par l'entraide.

inscrit dans la culture congolaise.
Une charte de dix commandements, inscrite dans le hall d'entrée, reprend ces idées comme un règlement bienveillant. On y lit, par exemple : "Arrêtez d'attendre qu'on vous prenne en charge, prenez l'initiative."

"J'AI DÉCIDÉ DE DEVENIR POLITICIENNE"

Mireille, 30 ans, vient d'être élue "maire" de la communauté (les filles tiennent à gérer elles-mêmes l'organisation de la Cité de la joie et elles avaient besoin d'une porte-parole). Elle prend son rôle à cœur en nous faisant visiter les bungalows d'habitation pendant que ses "administrées" terminent leur déjeuner de haricots rouges et de pommes de terre. Deux ou trois lits par chambre, du carrelage clair au sol, une grande fenêtre pour chaque pièce, une étagère et des petites valises où sont pliés les vêtements de la semaine et rangés les cahiers de cours – des standards occidentaux dans un pays où le confort des foyers est souvent plus que rudimentaire. Elle aussi a été violée par des militaires et a longtemps refusé d'en parler, même à ses parents. Aujourd'hui, six mois après avoir été accueillie à la Cité de la joie, Mireille aimerait devenir journaliste à la radio "pour pouvoir raconter tout ce que j'ai vu et dire aux autres victimes de violences qu'il ne faut jamais désespérer". Le principal critère pour être admise pensionnaire dans ce lieu : être capable de dépasser son statut de victime. "Nous voulons des cham-



NEEMA, 22 ANS.
Victime de viols en 2008, elle envisage aujourd'hui de devenir sage-femme. "Avant de venir ici, ma vie était désespérée."



piennes, s'exclame Mwa Bachu, matrone espiègle et généreuse, responsable de l'application des programmes. Des femmes énergiques, combattives et déterminées." C'est le cas de la pétulante Jeanne, toujours souriante malgré les sévères traumatismes et les mutilations vaginales qui lui ont valu neuf opérations à l'hôpital de Panzi : "J'ai découvert ici que nous vivions dans l'ignorance, nous ne savions pas quels étaient nos droits, nous ne savions même pas comment fonctionnait la démocratie. C'est pourquoi j'ai décidé de devenir politicienne, pour dénoncer les atrocités que j'ai subies et parce que je sais que ces atrocités continuent. Je voudrais que cesse l'impunité des



TROIS QUESTIONS À EVE ENSLER

Célèbre pour sa pièce de théâtre *Les Monologues du vagin*, créée à New York en 1996 puis jouée dans le monde entier, la dramaturge américaine s'est toujours battue pour défendre la cause des femmes.

Elle crée le mouvement V-Day en 1998, avec pour mission de stopper la violence faite aux femmes dans le monde. Aujourd'hui présent dans 140 pays (dont la République démocratique du Congo), V-Day a levé 85 millions d'euros et sensibilisé 300 millions de personnes. Le mouvement lance le 14 février une immense campagne de sensibilisation, One Billion Rising*, et espère, en un an, mobiliser un milliard de femmes pour février 2013!

Pourquoi vous êtes-vous impliquée dans l'ouverture de la Cité de la joie ?

J'ai découvert Bukavu en 2007, avec le docteur Denis Mukwege [un médecin congolais spécialiste

mondial de la reconstruction du vagin, tant les mutilations sont fréquentes, ndlr]. J'ai été sidérée de constater autant de violences faites aux femmes. Je n'avais jamais vu de situation aussi alarmante. Pourtant, presque rien n'était fait pour les protéger.

Six mois après l'arrivée des premières pensionnaires, êtes-vous satisfaite des résultats ?

Oui. Et ça va même bien plus loin que ce que nous attendions. Je suis retourné à Bukavu au mois de janvier : les femmes traumatisées, muettes, éteintes qui nous sont arrivées en juin 2011 étaient rayonnantes six mois plus tard. C'est une réussite.

Que va-t-il se passer maintenant à la Cité de la joie ?

Les femmes de la première session vont rentrer dans leur village, avec leurs nouvelles compétences et l'assurance qu'elles ont retrouvée. Un nouveau groupe de 90 pensionnaires va bientôt arriver. Avec elles, nous allons développer l'autonomie de la Cité, planter du riz et du maïs, monter un élevage de cochons... Nous voudrions créer une coopérative agricole, dirigée par les femmes qui vendront leurs produits dans la région.

*vday.org/onebillionrisingpage.html

auteurs de ces crimes." Elle dénonce l'inactivité des hommes politiques congolais, "trop mercantiles pour mener la moindre action importante". Jeanne n'est pas la seule à vouloir s'engager : "Les cours d'éducation civique nous aident beaucoup, ajoute Jacqueline, celle qui rêve de devenir avocate. Nous pensons qu'une femme ne pouvait pas avoir d'activité politique. Or nous découvrons que nous sommes aussi compétentes et sans doute meilleures que les hommes, qui sont souvent irresponsables." Elle fait valoir un autre atout : ses nouvelles dispositions au combat, que lui a enseignées Patrick, le professeur de self défense. "Si un rebelle essaye encore de me toucher, je sais aujourd'hui que je suis capable de lui résister."

PHOTO: TODD HEISLER/THE NEW YORK TIMES/REA

UNE THÉRAPIE EN DANSANT

Cet après-midi, il y a cours de danses folkloriques. Les filles débordent d'énergie, elles enchaînent les pas qu'elles connaissent et se les enseignent les unes aux autres. Elles chorégraphient maintenant sur un rythme rwandais. "Cela fait partie de la thérapie, glisse Angélique Ntububa, une des assistantes sociales. Celle que vous voyez chanter a été prise deux fois par des rebelles rwandais et chaque fois un enfant est né des viols. En dansant sur de la musique de ce pays, elle apprend à ne pas rejeter en bloc la culture rwandaise après ce qu'elle a subi." À la fin du cours, Jacqueline met une cassette de Shakira et voilà que les quarante pensionnaires se déhanchent en riant aux éclats. "Ces femmes étaient détruites lorsqu'elles sont arrivées, à l'été 2011, poursuit l'assistante sociale. Elles pensaient qu'elles n'auraient plus d'avenir après les violences qu'elles ont subies, elles avaient des problèmes de frigidité. Aujourd'hui, toutes veulent se marier." ■